Les trois nuits de fer

Knut Hamsun

VISIT…

LANZAROTE Caliente.COM





Microsoft
Word

Knut Hamsun

Les trois nuits de fer

nouvelle

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Classiques du 20e siècle*

Volume 95 : version 1.0

Knut Hamsun

(1859-1952)

Knut Hamsun naît le 4 août 1859 à Garmo, un bourg de montagne perdu sur la rive ouest du lac Vågåvatn. Il décède dans sa ferme de Nørholm près de Grimstad, la nuit du 19 février 1952. Une vie, 92 ans et 6 mois, passée entre le temps des charrettes et l'ère de l'atome. Une vie troublée, complexe et mouvementée, mais avant tout une vie vouée au service des mots.

Par Lars Frode Larsen

Est-il possible de tracer une ligne dans cette vie, de dégager une cohérence sous ces événements dispersés ? Certains ont voulu réduire le marathon qu'a été sa vie en un cent mètres couru dans un stade nazi. Cette grille d'analyse expliquerait « l'énigme Knut Hamsun ». Pour l'essentiel, cette grille est inutilisable. L'énigme demeure. Pour comprendre Hamsun et son œuvre, le chemin à parcourir passe par la compréhension de la relation que l'auteur entretient avec les mots. Postuler a priori que Knut Hamsun a écrit ses romans pour servir certaines idéologies ou pour gagner sa vie serait une grave méprise. Pas plus qu'il n'était motivé par le plaisir d'écrire de bonnes histoires pour distraire son prochain. Sa motivation ne se fonde pas non plus sur l'indignation morale ou l'engagement. Quant à la vanité ou à l'ambition le désir d'être célèbre et adulé, elles n'ont pas joué un rôle déterminant. Certes, ces éléments ont dû jouer quand Hamsun a « choisi » la voie de l'écriture professionnelle, mais leur poids varie selon les époques de sa vie. Une chose est claire : aucune de ces valeurs n'a été l'élément moteur de son écriture. Pour Hamsun, le choix du métier d'écrivain n'a pas été volontaire. Il s'est davantage considéré comme « élu » à cette fonction. Il s'est plié à une nécessité interne, un impératif qui l'a condamné à l'écriture. Hamsun est le seul homme de lettres norvégien auquel l'expression « vocation d'écrivain » pourrait s'appliquer, pour autant qu'elle ait un sens.

Le talent de créateur, le savoir-faire d'écrivain, ont donc eu une

importance capitale pour Hamsun. Oscar Wilde écrit dans une de ses lettres que « pour un artiste, s'exprimer est le mode de vie le plus pur, le seul qui soit. C'est par l'expression que nous vivons. » Comme Wilde, Hamsun a écrit pour prouver qu'il était vivant.

Dès sa prime jeunesse, le pouvoir d'évocation et la vie mystérieuse des mots l'ont passionné. Citons un article écrit en 1888, deux ans avant *la Faim*, son premier succès public :

« Le langage doit couvrir toutes les gammes de la musique. Le poète doit toujours, dans toutes les situations, trouver le mot qui vibre, qui me parle, qui peut blesser mon âme jusqu'au sanglot par sa précision. Le verbe peut se métamorphoser en couleur, en son, en odeur ; c'est à l'artiste de l'employer pour faire mouche [...]. Il faut se rouler dans les mots, s'en repaître ; il faut connaître la force directe, mais aussi secrète du Verbe.[...] Il existe des cordes à haute et basse résonance, et il existe des harmoniques... ».

Kristofer Janson, un prêtre poète qui avait connu Hamsun dans sa jeunesse, a écrit qu'il n'a jamais rencontré personne « aussi maladivement obsédé par l'esthétique verbale que lui [...]. Il pouvait sauter de joie et se gorger toute une journée de l'originalité d'un adjectif descriptif lu dans un livre ou qu'il avait trouvé lui-même ».

Marie Hamsun, l'épouse de l'artiste pendant plus de 40 ans, a décrit dans ses mémoires intitulées *Regnbuen* (l'Arc-en-ciel, 1953) les souffrances que devait subir la famille de l'auteur lors des périodes de « gestation » de livres que Knut n'arrivait pas à mettre en chantier. Son désespoir était sans bornes et son malheur, total, pendant les « douleurs de l'enfantement ». Il promit plusieurs fois à ses proches et à lui-même que tel livre, une fois achevé, serait le dernier. Mais hélas ou heureusement pour ses admirateurs cette promesse n'était pas de celles que l'on peut tenir.

Après son mariage avec Hamsun, Marie dut, à sa grande surprise, prêter plus d'une fois l'oreille aux plaintes de son mari, tourmenté par les affres de l'écriture. Mais Marie sut faire la part des choses. Quand l'auteur dénigrait « l'écrivainerie », elle comprenait que cette activité était la seule source de joie authentique de son mari. Elle écrit : « Mon amour contribuait sans doute à l'atmosphère dont il devait s'entourer pour atteindre le vrai bonheur. Mais je compris que rien ne pouvait compenser la douleur de ne pas parvenir à se mettre à l'œuvre. Le bonheur que je lui donnais peut-être n'était qu'un moyen, certainement pas une fin. »

Pouvoir ou ne pas pouvoir écrire, telle était la question décisive.

« Oui, voyons à quoi je suis bon, la Vie, la Mort ou la Putréfaction », écrit-il à Marie, restée seule à Nørholm avec les enfants. Hamsun avait fait ses valises et s'était installé au Ernst Hotel de Kristiansand pour travailler en paix.

Alors que Hamsun n'a que trois ans, sa famille déménage pour l'île de Hamarøy, dans le département du Nordland. Ils y vivent d'agriculture et d'un peu d'artisanat, car son père est également tailleur. Knut est le quatrième enfant d'une famille de sept.

Dès l'âge de 17-18 ans, il taquine les muses et publie *Den Gaadefulle* (Le Personnage mystérieux) à Tromsø en 1877. L'année suivante, c'est *Bjørger* qui paraît à Bodø. Il parvient aussi à faire imprimer *Et gjensyn* (Retrouvailles), un poème narratif assez long, en 1878. Ces ouvrages, que le jeune et ambitieux poète en herbe doit considérer comme les premiers chefs-d'œuvre d'une longue activité artistique, ne seront qu'un faux départ, une « mini-carrière » littéraire sans suite. Ses poèmes d'adolescent ne présentent d'intérêt réel que pour le chercheur. Le lecteur en retiendra surtout que le jeune Hamsun n'a pas évité les pièges de la langue de bois et des clichés.

Encouragé par ce succès local, fort du soutien financier d'Erasmus Zahl, un riche commerçant de Kjerringøy, Hamsun part à la conquête du monde en 1879, emportant dans ses bagages un « chef-d'œuvre » de plus, *Frida*, un roman inspiré de la vie rurale qu'il écrivit durant un séjour à Øystese, dans le Hardanger. Désillusionné, il revient quelques mois plus tard à Christiana (Oslo), après avoir en vain tenté de le faire publier par l'éditeur Gyldendal de Copenhague.

Suit alors une longue décennie d'épreuves. Hamsun mène une vie turbulente et vagabonde, et s'essaie à de nombreux métiers. Il se rend par deux fois en Amérique (1882-84 et 1886-88), où il travaille comme terrassier, vendeur, conducteur de tramway (à Chicago) et conférencier. Aussi nombreuses et variées que soient ses activités, une constante domine : le besoin d'écrire ! Quand il est mécontent, il peut, dans un accès de rage, déchirer les feuillets qu'il a laborieusement noircis la veille dans ses moments de loisirs, mais il ne parvient jamais à abandonner définitivement la plume. Son écriture est sa seule échappée hors d'un monde froid, dans lequel la survie au jour le jour mobilise l'essentiel de son énergie.

À l’automne 1888, il entrevoit une première lumière d’espoir. Après être retourné en Amérique pour de bon du moins le croit-il, il publie anonymement dans le magazine danois *Ny jord* (Terre nouvelle) un récit intitulé *la Faim*. Il se fait remarquer par l’originalité de son contenu et par sa forme obsédante. Le livre du même titre, publié en 1890, marquera sa percée littéraire. Dans les deux ans qui suivent sa parution, *la Faim* est traduit en allemand et en russe.

Au cours des années 1890, Hamsun publie une série d’ouvrages qui établissent sa réputation d’écrivain parmi les auteurs norvégiens les plus prometteurs. Dans des romans comme *Mystères* (1892), *Pan* (1894) et *Victoria* (1898), il décrit avec une maîtrise langagière incomparable les expériences et les affres qui secouent des individus à la personnalité hors du commun.

Il s’essaie aussi au théâtre, mais le genre lui convient moins que l’épopée. La force de Hamsun réside davantage dans les descriptions, la caractérisation des personnages, que dans le développement d’un thème dramatique. Ses pièces de théâtre sont souvent statiques à l’excès. Par ses qualités oniriques (avant Strindberg), *le Jeu de la vie* (1896) est la plus réussie de ses six pièces de théâtre.

Hamsun a plusieurs fois exprimé son mépris de l’art dramatique comme forme artistique. Dans un article paru en 1890, il écrit que « l’auteur dramatique ne saurait être un fin psychologue ». « D’ailleurs, le théâtre ne m’intéresse pas », confie-t-il à une admiratrice, « seulement l’argent que j’en tire ».

Après un mariage raté (avec Bergliot Bech de 1896 à 1906), Hamsun retrouve en 1909 le courage de tenter à nouveau l’expérience. Marie Andersen (née en 1881) sera malgré certains problèmes après la dernière guerre sa compagne de toute une vie. Marie, jeune actrice prometteuse avant de rencontrer Hamsun, interrompt sa carrière et part avec lui en 1911 pour Hamarøy, village d’enfance de Hamsun. Ils y achètent une ferme, et comptent vivre de la terre, l’écriture de Knut devant leur procurer un revenu d’appoint. Après quelques années, Hamsun, qui ne tient jamais en place, doit constater à la déception de Marie que Hamarøy ne lui convient pas. Ils déménagent pour le sud et s’installent à Larvik.

En 1918, le couple achète Nørholm, un vieux manoir passablement délabré, à mi-chemin entre Lillesand et Grimstad. Ils restaurent le bâtiment principal avec goût, construisent de nouvelles dépendances et élargissent considérablement le chemin d’accès. Un « chalet d’auteur » à quelque distance de la ferme permet à Hamsun de cultiver

ses projets littéraires sans être dérangé, mais il semble que ses vagabondages de jeunesse l'aient marqué à jamais. Il doit souvent quitter son foyer pour parvenir à se mettre à l'ouvrage.

Au tournant du siècle, Hamsun n'écrit plus de romans centrés sur un personnage principal, et se consacre à des œuvres d'une ampleur sociale et historique plus vaste. Après *Enfants de ce temps* (1913), et le *Village de Segelfoss* (1915), largement inspirés de son expérience de la Norvège du Nord, il publie en 1917 *les Fruits de la terre*, qui lui vaudra trois ans plus tard le prix Nobel de littérature. Le message que Hamsun adresse à un monde en désarroi est clair : retour à la terre et à ses valeurs. Il écrit à propos d'Isak, le héros du roman :

« Il était un colon de corps et d'âme, un paysan sans merci. Un revenant du passé pointant vers l'avenir, un homme des débuts de l'agriculture, un défricheur, vieux de 900 ans et à nouveau, un homme du présent. » C'est à cette époque que le public lettré d'Amérique et d'Angleterre se familiarise avec le nom de Knut Hamsun. Plusieurs de ses œuvres antérieures sont traduites en anglais, mais il ne rencontrera jamais auprès du public anglo-saxon un succès équivalent à celui qu'il connaît notamment en Allemagne.

Dans les années 1920-1930, la popularité de Knut Hamsun culmine. Il écrit beaucoup et ses nouvelles œuvres atteignent des tirages considérables. Elles sont immédiatement traduites dans toutes les grandes langues mondiales. Les romans qui mettent en scène August, le bourlingeur, sont les plus populaires : *les Vagabonds* (1927), *August* (1930) ainsi que *Et la vie continue* (1933). En 1929, pour son 70e anniversaire, la fine fleur de la gent littéraire mondiale dédie un livre d'or au maître. Parmi les nombreuses contributions, on relève celles de Thomas Mann, d'André Gide, de Maxime Gorki, de John Galsworthy et de H. G. Wells.

Des nuages lourds de menaces se lèvent alors à l'horizon politique. Adolf Hitler a pris le pouvoir en Allemagne, dans un inquiétant bruit de bottes. Hamsun est germanophile depuis l'époque de l'Empire. Il l'est resté pendant la Grande Guerre et sous la République de Weimar. Il ne reniera pas ses sympathies pro-allemandes. En 1940, avec l'occupation de la Norvège par l'Allemagne commencent les années douloureuses. D'un point de vue national norvégien, Hamsun a choisi le mauvais camp. Le combat sera sans merci.

En 1945, à la Libération, Hamsun est attaqué de toutes parts. Il est soumis à un examen médical sans ménagement, et les psychiatres le qualifient de « personnalité aux facultés mentales affaiblies de façon

permanente ». Par la suite, un procès le condamne à payer à l'État des dommages ruineux – au sens propre du terme (une somme de 325 000 couronnes norvégiennes de l'époque) pour le soutien moral apporté à l'occupant. Sa position devient délicate, d'autant que ses droits d'auteur, ses seules ressources, sont réduites à néant.

Pendant et après la Deuxième Guerre mondiale, nombreux ont été les Norvégiens qui auraient voulu s'ils l'avaient pu renvoyer Hamsun dans l'anonymat qu'il n'aurait jamais dû quitter. Son besoin de s'exprimer, son désir d'écrire seront les plus forts. *Sur les sentiers où l'herbe repousse* (1949) prouve que son talent est resté intact. Dans cette œuvre, il se venge du traitement que lui ont fait subir le procureur et les psychiatres. Le ton de l'œuvre reste toutefois celui de la résignation mélancolique. L'auteur, intarissable, passe en revue les événements anciens ou récents. « Un, deux, trois, quatre je reste ainsi assis à noter et rédiger de petits morceaux pour moi-même. Pour rien, juste par habitude. Je distille des mots prudents. Je suis un robinet qui goutte, un, deux, trois, quatre. »

L'influence de Knut Hamsun sur la littérature américaine et européenne de ce siècle ne fait aucun doute. L'aspect révolutionnaire d'œuvres telles que *la Faim* et *Mystères* réside avant tout dans leur contribution à une nouvelle compréhension de l'homme. Pour la première fois, l'homme moderne, angoissé et réifié fait irruption dans le roman. Hamsun a préparé le terrain pour un approfondissement de notre connaissance de l'homme par sa compréhension des méandres de notre psychologie, bien avant Freud et Jung. L'ambivalence, la complexité, voire l'incohérence du comportement humain trouve avec Hamsun une impressionnante traduction littéraire. Cette description est aussi celle d'un virtuose à l'incomparable sûreté de style. Sa plume trace un modèle que ses successeurs suivront avec succès.

En 1929, Thomas Mann affirme que le prix Nobel de littérature n'a jamais couronné un écrivain plus méritant. Des écrivains comme Franz Kafka, Berthold Brecht et Henry Miller ont tous exprimé leur admiration pour Hamsun. Dans une préface à l'édition américaine de *la Faim*, Isaac Bashevis Singer écrit que Hamsun est « à tout point de vue le père de la littérature moderne par sa subjectivité, son impressionnisme, son usage de la rétrospection et son lyrisme [...]. Toute la littérature moderne de ce siècle prend sa source chez Hamsun. »

Comment la Norvège d'aujourd'hui juge-t-elle Hamsun ? Force est de

constater que ses opinions politiques jettent toujours une ombre compromettante sur ses œuvres et sa personne. De nombreux Norvégiens plus de 40 ans après la fin de la guerre entretiennent toujours des rapports ambigus avec l'auteur, une relation d'amour-haine sur fond d'espoirs déçus.

La « Norvège officielle » a célébré l'auteur avec une singulière discrétion. Les Norvégiens aiment fêter leurs poètes. L'exception faite pour Hamsun n'en est que plus significative. Pas une artère, pas une place, pas un bâtiment public ne porte son nom. Son portrait n'orne aucun billet de banque, et il n'a jamais fait l'objet d'un timbre commémoratif.

Le séminaire sur Hamsun organisé à Paris par le ministère norvégien des Affaires étrangères, à l'automne 1994, est l'hommage le plus audacieux que les pouvoirs publics se soient permis jusqu'ici de rendre à Hamsun. Ce séminaire avait pour but de consolider les relations culturelles franco-norvégiennes.

Mais bien que Hamsun ait fait quasiment l'objet d'une « mort officielle », cela n'a nullement empêché sa personne et son œuvre de rester au centre des débats littéraires et culturels. C'est sur lui que l'on réfléchit et écrit, c'est de lui que l'on parle. Depuis 1982, sept « Journées Hamsun » ont été organisées à Hamarøy. Ces « Journées » sont consacrées à la vie culturelle de toute la région, mais Hamsun y tient toujours une place de choix. Une « Société Hamsun » a été fondée au cours de l'été 1988 dans le but de promouvoir une meilleure compréhension de l'artiste et de son œuvre. La Société publie notamment des annales.

Parmi les nombreuses publications parues sur Hamsun, nous nous limiterons aux plus importantes éditées au cours de ces trois dernières années. *Livskamp og virkelighetsoppfatning* (Combat d'une vie et perception de la réalité, 1993), thèse de doctorat de Jan Fr. Marstranders, traite de la production littéraire de Hamsun de 1877 à 1887 c'est à dire peu avant qu'il n'atteigne la célébrité. Harald S. Næss a projeté l'édition des lettres de Knut Hamsun, en six volumes ; jusqu'à présent deux tomes sont parus le deuxième en 1995. Cette même année, Kirsti Thorheim et Ottar Grepstad, un couple d'auteurs littéraires, ont publié conjointement un ouvrage intitulé *Hamsun i Æventyrland. Nordlandsliv og diktning* ou « Hamsun au Pays du merveilleux. La Vie dans le Nordland et la littérature ». En fait, l'année 1995 a vu également paraître un ouvrage inédit de Hamsun, *Lurtonen* (Le Son du lur), publié par la Société Hamsun. Il s'agit d'un poème narratif en 56 strophes, jusqu'ici inconnu, datant de la fin des années

1870.

Hamsun continue indéniablement de « vivre » à travers ses œuvres, et il n'est que pour le prouver de voir le nombre croissant de ses romans portés à l'écran. Parmi les plus récentes productions, il convient de relever *Le Télégraphiste* du réalisateur norvégien Erik Gustavson (1993), basé sur *Rêveurs*, un roman de 1904, et *Pan* du réalisateur danois Henning Carlsen (1994). Le dernier film « hamsunien » en date, *Knut Hamsun* (1996), est une production du suédois Jan Trœll basée sur l'ouvrage de l'auteur danois Thorkild Hansen, intitulé *Le procès de Hamsun* (1978). L'acteur Max von Sydow tient le rôle principal dans cette œuvre cinématographique qui a au moins de commun avec *Rêveurs* et *Pan* le succès éclatant que le public lui a réservé.

Le touriste qui se rend en Norvège sur les traces de l'écrivain pourra s'imprégner des lieux où l'auteur a séjourné et découvrir de nombreux témoignages de son activité littéraire. À Garmo, une initiative privée a permis de restaurer la maison natale de Hamsun et d'y installer un petit musée. On peut aussi y admirer une stèle commémorative de neuf mètres ornée d'un portrait en bas-relief, œuvre du sculpteur Wilhelm Rasmussen, inaugurée en 1960.

À Hamarøy, un autre musée lui aussi fondé par des personnes privées possède également une statue de l'auteur, érigée en 1961. Cette œuvre dont la qualité artistique a fait l'objet de vives discussions est due au sculpteur grec Georg Themistokles Malteso. Il a réalisé ce buste d'après une photographie et en a fait don à la commune de Hamarøy. À Kjerringøy, on trouve un buste de Knut Hamsun jeune, sculpté par Tore Bjørn Skjølsvik. L'œuvre a été inaugurée par le fils de l'écrivain, le peintre Tore Hamsun, lors des Journées Hamsun de 1984.

On peut admirer à Nørholm, dans le parc jouxtant le bâtiment principal, un autre buste exécuté par Wilhelm Rasmussen à condition d'avoir le privilège d'y pénétrer, la demeure étant encore à l'heure actuelle propriété de la famille. Le soubassement de ce buste, réalisé durant la dernière guerre, contient les cendres du poète. Rasmussen a travaillé sur le vif. Hamsun a posé trois jours durant dans son atelier glacial, buvant du chocolat chaud pour supporter le froid. « Il a été courageux. Il a tenu le coup, même s'il était gelé », rapporte Rasmussen. Le buste terminé, Hamsun prétendit qu'il avait l'air de grincer des dents !

Knut Hamsun était loin de toujours apprécier sa célébrité. Dans sa

jeunesse, il a sans doute cultivé le non-conformisme pour attirer l'attention sur ses écrits. Mais les feux de la rampe sont peu à peu devenus pesants. Le jour de son anniversaire, il fuyait sa maison pour une adresse inconnue afin d'échapper à la curiosité publique. Se savoir observé et entouré le rendait mal à l'aise. Celui qui regretterait l'absence d'hommage officiel à la mémoire de Hamsun, trouvera peut-être un réconfort dans cette évidence : Hamsun lui-même n'aurait guère apprécié pareille célébration.

Lors de la parution de l'*Histoire de la littérature* de Kristian Elster en 1923-24, où Hamsun devait figurer en bonne place, la maison d'édition Gyldendal prit contact avec l'auteur pour lui demander s'il pouvait fournir quelques images de son lieu de naissance. Ironique, acerbe même, Hamsun répondit : « Deux sources différentes citent des témoignages dignes de foi attestant que je suis né à Lom et à Vågå, ce qui n'a rien d'étonnant [...]. Mais ajoute-t-il si l'argent disponible y suffit, j'aurai ainsi une statue qui sait, une statue équestre à la fois à Lom et à Vågå. » Des recherches ultérieures ont confirmé qu'il était effectivement né à Vågå.

Dans *Sur les sentiers où l'herbe repousse*, Hamsun reprend le thème de la statue équestre.

La gloire et la célébrité, l'auteur en a fait son deuil et se console en pensant que le temps se montrera impitoyable envers d'autres que lui : « Le temps emporte, le temps emporte tout et tout le monde, écrit-il. Je perds un peu de ma renommée mondiale, une toile, un buste, je n'aurai sans doute jamais de statue équestre. »

Le temps que Knut Hamsun avait voué au service des mots courait vers son terme.

Les trois nuits de fer

Nuits de gelée du mois d'août.

À neuf heures, coucher du soleil. Une mate obscurité s'épand sur la terre, quelques étoiles piquent le ciel, et deux heures plus tard on perçoit la lueur de la lune. Je parcours la forêt, mon fusil en bandoulière, suivi de mon chien. J'allume un feu dont la lumière se faufile à travers les branches des pins. Il ne fait pas froid.

C'est la première nuit de fer ! me dis-je. L'heure et l'endroit me remplissent d'une joie troublante étrangement.

Un toast, hommes et bêtes, et vous oiseaux, un toast à la nuit silencieuse dans la forêt, dans la forêt !

Un toast aux ténèbres, et aux voix des dieux parmi les arbres, un toast aux sereines et simples délices du grand silence qui caresse mes oreilles, un toast aux feuilles vertes et aux feuilles jaunes.

Buvons aux bruits de la vie, j'entends un halètement de museau, un chien qui flaire la terre. – Un joyeux toast au chat sauvage qui rampe et se dispose à bondir sur un moineau dans l'ombre, dans l'ombre ! Un toast au charitable apaisement du royaume terrestre, aux étoiles et à la demi-lune, oui aux étoiles et à la demi-lune !

Je me lève et j'écoute. Personne ne m'a entendu. Je me rassieds.

Merci à la nuit silencieuse. Merci à la nuit de paix, aux montagnes et aux bruissements de la mer qui parviennent jusqu'à mon cœur. Merci à ma vie, à mon souffle, pour la grâce de vivre cette nuit, oh ! je vous remercie de tout mon être. – Écoutez à l'est et à l'ouest, écoutez donc, c'est le Dieu éternel. Cette paix si douce qui se jette contre mes oreilles, c'est le sang de la nature qui bout, Dieu alliant mon existence à celle de l'univers. – Un filet de la lumière de mon feu brille à mes regards, j'entends les rames d'un bateau frapper l'eau du port, une aurore boréale glisse du ciel vers le nord. Oh ! par mon âme immortelle, je remercie aussi, car c'est moi, bien moi que voilà assis en ce lieu.

Silence. Un cône de pin tombe lourdement sur le sol. Un cône de pin

vient de tomber, pensé-je. La lune est haute, le feu se communique aux branches à demi consumées et veut s'étendre plus loin. Or à une heure avancée de la nuit je rentre chez moi.

*

La deuxième nuit de fer. Même tranquillité et temps serein. Mon esprit spécule ; mécaniquement je me dirige vers un arbre, enfonce ma casquette sur mes yeux et m'adosse au tronc, les mains croisées derrière la nuque. Je regarde fixement et je songe ; les flammes de mon foyer m'éblouissent, et je n'éprouve rien. Durant plus d'une heure je m'immobilise en la même pose absurde, et je regarde le feu ; mes jambes me font défaut et sont lasses ; tout engourdi je m'assieds à même le sol. À présent seulement je réfléchis à ce que j'ai fait. Pourquoi donc regarder la flamme aussi fixement ?

Ésope, mon chien, dresse la tête, aux écoutes : il entend un pas. Éva se montre un instant après.

« Je suis pensif et triste et noir », dis-je. Et elle ne me répond rien, en sympathie.

« Il y a trois choses aimées pour moi : j'aime le rêve d'amour que je fis une fois, je t'aime, Éva, et j'aime ce coin de terre.

– Et qu'aimes-tu le plus ?

– Le rêve. »

Le silence s'étend de nouveau. Ésope connaît Éva et place sa tête à côté d'elle, il la regarde.

Je murmure :

« Aujourd'hui, j'ai rencontré une fille sur le chemin, elle donnait le bras à son amoureux. La fille me désigna des yeux et eut peine de se retenir de rire quand je passai.

– De quoi a-t-elle ri ? demanda Éva.

– Je l'ignore. Sans doute elle a ri de moi. Pourquoi me demandes-tu cela ?

– La connaissais-tu ?

– Oui, je l'ai saluée.

– Et elle ne te connaissait pas ?

– Non, mais pourquoi me questionner ainsi ? C'est mal de ta part. Tu ne me feras pas dire son nom. »

Pause.

Je murmure de nouveau :

« Qu'est-ce qui a pu la faire rire ? C'est une coquette, mais de quoi a-t-elle ri ? Au nom du ciel, que lui ai-je fait ? »

Éva répond :

« C'est mal à elle de s'être moquée de toi…

– Non, ce n'était pas mal de sa part ! m'écriai-je. Tu n'as pas à la blâmer, il n'y a rien là de méchant, elle a bien fait de rire de moi. Tais-toi, à la fin, diable ! et laisse-moi tranquille, entends-tu ?… »

Alors, Éva se tait, me laissant tout effarouché. Je jette un regard sur elle, et incontinent je me repens de mes dures paroles. Je tombe devant elle en me tordant les mains.

« Retourne à la maison, Éva, c'est toi que j'aime le plus. Comment pourrais-je aimer un rêve ? J'ai dit une simple plaisanterie. C'est toi que j'aime. Mais rentre, maintenant. J'irai demain auprès de toi, souviens-t'en, je suis à toi, oui, ne l'oublie pas. Bonne nuit. »

Et Éva est partie.

*

La troisième nuit de fer, nuit d'extrême anxiété. Encore s'il avait fait un peu froid ! Mais non, – une accablante chaleur après le soleil de la journée ; la nuit semblait un marais tiède. J'arrangeai mon feu…

« Éva, il peut parfois y avoir quelque jouissance à être tiré par les cheveux. L'esprit d'un homme peut être tortu. C'est ainsi qu'on peut

être traîné par les cheveux au fond des vallées, ou au sommet des monts, et, si, par aventure, quelqu'un demande ce qu'il arrive, on peut répondre, tout à fait enchanté : Je suis tiré par les cheveux ! Et si le quelqu'un demande : Mais, ne puis-je vous secourir, vous délivrer ? on répond : Non. Et si on vous demande : Mais pouvez-vous l'endurer ? on répond alors : Oui, je l'endure, car j'aime la main qui me tire... Sais-tu, Éva, ce que c'est qu'espérer ?

– Oui, j'imagine le savoir.

– Vois-tu, Éva, espérer c'est une chose bizarre, oui, une chose singulière. Un matin, on peut passer par un chemin, et espérer rencontrer sur ce chemin une personne chère. Or, rencontre-t-on cette personne ? Non. Pourquoi pas ? Parce qu'elle est occupée ce matin-là, et se trouve dans un tout autre endroit. J'ai connu dans les montagnes un vieux Lapon aveugle. Depuis cinquante-huit ans il ne voyait rien, et il avait alors plus de soixante-dix ans. Il s'imaginait qu'il recouvrait peu à peu la vue, et que, si rien n'advenait de fâcheux, il pourrait apercevoir de nouveau le soleil dans quelques années. Ses cheveux étaient encore noirs, mais ses yeux étaient entièrement blancs. Assis sous sa tente, nous fumions ; et il racontait tout ce qu'il avait vu avant de devenir aveugle. Il était endurant et robuste, sans sensibilité et d'une santé de fer. Son espérance le soutenait. Quand je devais partir, il me suivait dehors, et commençait par me montrer du doigt différentes directions. De ce côté est le sud, là est le nord ; tu vas d'abord par là, et, une fois que tu as descendu un certain temps, tu tournes ainsi... C'est parfaitement juste ! répondais-je. Et le Lapon riait alors en ajoutant : Eh bien, voilà ce que je ne savais pas il y a quarante ou cinquante ans, je vois donc plus clair maintenant que dans le temps, cela s'améliore toujours. Puis il se taisait et rentrait, en rampant, sous sa tente, l'éternelle tente, sa maison sur la terre. Il se mettait devant le feu, comme auparavant, rempli de l'espérance que, dans quelques années, il pourrait derechef voir le soleil... Éva, c'est chose fort bizarre que l'espérance. Je me prends à espérer actuellement oublier la personne que j'ai rencontrée ce matin sur le chemin.

– Tu parles si étrangement.

– C'est la troisième nuit de fer. Je te promets Éva d'être un autre homme demain. Laisse-moi seul maintenant. Tu ne me reconnaîtras pas demain quand je viendrai ; je rirai et t'embrasserai, ma chérie. Songe, un peu, qu'il n'y a plus qu'une nuit ; dans quelques heures je serai devenu un autre homme. Bonne nuit, Éva.

– Bonne nuit. »

Je me rapproche de mon feu et je contemple la flamme. Un cône tombe d'une branche et un rameau sec se détache aussi d'un arbre. La nuit est profonde. Je ferme les yeux.

Une heure après, mes sens commencent à s'agiter, ils vibrent dans le grand silence, ils vibrent. Je lève les yeux vers la demi-lune, qui m'apparaît telle une coquille argentée dans le vaste ciel, et j'éprouve une sensation d'amour pour elle, et je rougis. C'est la lune, me dis-je, silencieusement passionné, c'est la lune ! Et mon cœur s'élance doucement vers elle. Ainsi s'écoulent plusieurs minutes. Une étrange brise vient me frôler. Qu'est-ce donc ? Je tourne la tête, mais ne vois personne. Le vent m'appelle, et mon âme répond bénévolement à son appel. J'ai comme la sensation de sortir de moi-même, pressé sur un sein invisible ; mes yeux se mouillent, je tremble. – Dieu est aux alentours et me regarde. Quelques minutes passent encore. Je me retourne, le souffle étrange cesse et j'entrevois comme la silhouette d'un esprit errant sans bruit par la forêt.

Je lutte, un instant, contre un pénible étourdissement ; épuisé par l'émotion, je tombe de lassitude et je m'endors. –

La nuit était finie lorsque je me réveillai. Ah ! pendant les longues heures d'angoisse fébrile, et l'attente de quelque maladie, les choses se sont souvent modifiées pour moi, soit en bien soit en mal ; j'ai tout entrevu avec des yeux enflammés, et une immense mélancolie s'est emparée de moi…

À présent, c'est passé.

(Traduit du norvégien par Léon Matthey.)

La Revue blanche, 1895.

Cet ouvrage est le 95e publié

dans la collection *Classiques du 20e siècle*

par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec

est la propriété exclusive de

Jean-Yves Dupuis.